

L'APÔTRE SAINT PAUL

CHAPITRE PREMIER

La Famille. — Tarse. — La Sœur. — Le Métier
Les Lettres Païennes. — Le Citoyen romain

Vers le temps où N.-S. rentrant d'Égypte en Palestine était conduit par saint Joseph à Nazareth, deux ou trois ans certainement après la nuit lumineuse de Bethléem, saint Paul naissait en Cilicie, à Tarse, d'un père et d'une mère juifs. Le père appartenait à la tribu de Benjamin, et à la fraternité des Phariséens.

Aujourd'hui les ennemis de la race d'Israël s'intitulent volontiers eux-mêmes les Antisémites. Ce nom ne répond pas exactement à l'idée qu'ils entendent représenter; car il signifie à la lettre les adversaires de toute la descendance de Sem. Or, par le monde, Sem, fils de Noé, a bien d'autres enfants que les Juifs qui ne sont qu'une infime portion de sa très grande famille. Héber lui-même, père des Hébreux, a d'autres fils que les Juifs, et Abraham également, ainsi que le patriarche Isaac. Jacob, le principal héritier d'Isaac, avait un frère nommé

Ésaü qui lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Après sa lutte mystérieuse avec un ange, Jacob s'appela Israël, et, dans l'innombrable postérité de Sem, c'est lui seul qui est le père des Juifs. Saint Paul connaît cette distinction qui existe entre les Juifs et les autres Sémites, et parlant de quelques-uns de ses contradicteurs, il écrit : « Ils sont Hébreux, et moi aussi ; ils sont Israélites, et moi aussi¹ ; » et il tient ce langage, parce que les Ébionites faisaient courir le bruit que Paul, Grec d'origine, était Juif par le prosélytisme, et non par sa nationalité ou sa naissance².

Saint Jérôme a cru que saint Paul était de Giscala³, et cette croyance a prévalu à une certaine époque. Le mieux instruit à cet égard n'est-ce pas saint Paul qui dit : « Je suis un Juif, né en Sicilie, à Tarse, et élevé à Jérusalem aux pieds de Gamaliel⁴ ? » Il se peut que les parents de saint Paul aient habité précédemment Giscala, petite ville de la Galilée, dans la tribu d'Aser. Il se peut que la guerre faite par les Romains en Judée, l'an 63 avant J.-C., sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, les ait obligés de s'expatrier et de se réfugier à Tarse. Le siège de Jérusalem dura alors trois mois ; le fils du fameux Sylla, Faustus Cornélius, pénétra le premier dans la forteresse ; douze mille Juifs environ périrent ce jour-là ; d'autres furent faits prisonniers ; Pompée entra avec sa suite dans le Saint des Saints, et la

1. *II ad Cor.*, xi, 22. — 2. Epiphanius, *Hæres.*, XXX. — 3. Hieronym., *De Script. Eccles.*, cap. v. — 4. *Act. Apost.*, xxii, 3.

Judée devint une ethnarchie tributaire des Romains. Qui sait si le père de saint Paul ne fut pas un des défenseurs malheureux de sa patrie, et si, réduit en captivité, il ne fut pas affranchi plus tard par Pompée ? C'est de là que daterait son élection de domicile à Tarse. Peut-être même Pompée lui aurait-il assigné cette ville de Sicilie comme résidence, au lieu de Giscala. Mais à cette époque, saint Paul n'était pas né. Nous formulons de simples conjectures¹.

Les Juifs ne s'astreignaient à vivre ni dans leur propre tribu, ni même en Palestine. Ils s'étaient répandus dans l'univers entier avant de cesser d'être un peuple. Leurs affaires, leurs inclinations personnelles, le besoin de faire des prosélytes, mille motifs divers influèrent sur leur détermination à un exil volontaire. Saint Pierre a parmi ses auditeurs attirés à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte des Juifs du pays des Parthes, de la Médie, de l'Élam, de la Mésopotamie, de la Cappadoce, du Pont, de la Pamphylie, de l'Égypte, de la Cyrénaïque, de l'Arabie, de la Crète, de Rome². On comptait en ce temps-là 10,000 Juifs à Damas, 13,000 à Scythopolis, 50,000 à Séleucie, 200,000 à Césarée de Cappadoce, 200,000 à Alexandrie, et au total un million sur la terre des Pharaons³, et plusieurs milliers dans toutes les villes commerçantes de l'Asie-Mineure. Il y en avait dans l'Archipel, et sur le continent grec, à Athènes, à Argos, à Corinthe. Ils avaient des synagogues en Éthiopie, en Libye, sur les bords

1. Munk, *La Palestine*, p. 535. — 2. *Act. Apost.*, ii, 8, 12. — 3. Philon, *In Flaccum*.

de la mer Caspienne, dans les Gaules, en Espagne, et jusqu'en Chine¹. Ils étaient à Rome depuis l'an 157 avant N.-S. J.-C.². Nous ne devons donc pas nous étonner de trouver les parents de saint Paul fixés à Tarse en Cilicie.

Nos apologistes ont généralement beaucoup trop insisté sur le caractère exclusif du Mosaïsme ; le prosélytisme des Juifs aurait dû attirer leur attention. Tous les hommes étant appelés au salut, il en résulte qu'il faut prêcher la religion véritable à tous les hommes, la propager partout et la répandre au loin. Avant l'avènement de J.-C. qui l'abrogea, le Mosaïsme était la religion véritable ; il fallait donc le prêcher, le propager, le répandre, et les Juifs l'avaient si bien compris qu'ils traversaient les mers et bravaient tous les périls, pour conquérir des prolésytes. N.-S. lui-même nous l'apprend, en reprochant à quelques-uns de ces missionnaires du Judaïsme de n'avoir pas toujours des intentions d'une indiscutable pureté. En effet, l'intérêt commercial n'était pas chez tous étranger à ce zèle ; et c'est pourquoi, sans confondre jamais avec les fils d'Abraham les prosélytes qu'ils tenaient en suspicion, les Juifs voulaient quand même avoir des prosélytes. Ils créaient en tous lieux des synagogues, et ils possédaient l'art heureux d'obtenir en tous lieux des privilèges. Le Christianisme naissant bénéficia de cet état de choses qui avait préparé son triomphe. Les premiers propagateurs de la Bonne-Nouvelle

1. Connybear, t. I, chap. 1. — 2. Josèphe, *Antiq.*, XII, 17.

l'annonçaient d'abord dans les synagogues, et si les Juifs de race s'y montraient souvent intraitables, les prosélytes résistaient moins, et par eux on arrivait aux Gentils. Évidemment, Dieu avait voulu favoriser le succès de l'Évangile, et par l'unification césarienne des peuples, et par la dissémination spontanée des Juifs au milieu de tous les peuples, — Juifs à Rome, première capitale du monde, Juifs à Alexandrie, seconde capitale, Juifs à Antioche, troisième capitale, Juifs partout !

La Cilicie champêtre est un pays très fertile qui s'étendait au-dessous de la Cilicie montagneuse sur un espace de cinq lieues de l'Orient à l'Occident, et de trente lieues du Nord au Midi. Sa ville la plus importante était Tarse, dont le fondateur nous est inconnu. Strabon a relevé cette curieuse inscription : « Sardanapale, fils d'Anaxindarax, a fait bâtir Tarse et Anchiale, en un jour. Passant, mange, bois et ris ; le reste ne vaut rien¹. » Saint Paul se souviendra, et il écrira : « Mangeons et buvons ; nous mourrons demain². » Tarse était traversée par les armées, et par les caravanes qui se dirigeaient vers l'Asie Centrale. C'était le point de rencontre des Syriens, des Isauriens, des Cappadociens, et des marchands grecs et juifs³. C'était la Marseille de l'Est, si célèbre par ses temples et ses solennités religieuses qu'on l'avait surnommée *la Sainte*. Les artistes, les philosophes, les grammairiens, les improvisateurs y vivaient nombreux. C'est à Tarse que furent

1. Strabon, XIV. — 2. *I Cor.*, xv, 32. — 3. Saint Basile, *Ep. V, ad Euseb. Samosat.*

pris le Stoïcien Athénodore, précepteur d'Auguste, et Nestor, précepteur du jeune Marcellus, *Tu Marcellus eris!* Athénodore et Nestor étaient nés à Tarse. La contrée était séduisante et tout y était réuni: la mer, la chaîne du Taurus, les plaines verdoyantes, les cascades du Cydnus. C'est sur les rives de ce fleuve, à douze lieues au-dessus de son embouchure, que la ville avait été construite. Le brillant Antoine en fit les honneurs à Cléopâtre dont l'esprit et la beauté l'avaient charmé. Elle y fut conduite dans une barque dorée, aux voiles de pourpre, par des rameurs qui remontèrent le Cydnus en se servant de rames argentées.

Tarse, ancienne ville syrienne, devint de bonne heure une colonie grecque. A l'invasion macédonienne, elle fut sauvée par Alexandre du feu qu'y avaient allumé les Perses. Les pirates des hautes terres la désolaient; mais Pompée la délivra de leurs incursions et l'érigea en capitale de la nouvelle province de Cilicie, l'an 66 avant J.-C.¹. L'empereur Auguste l'exempta des taxes, et en fit une *citè libre*. Athènes subissait alors une éclipse, et on parlait mieux le grec à Tarse qu'à Athènes. Tarse était le foyer de la civilisation hellénique, et maintenant elle est moins que l'ombre fidèle d'elle-même. Ses habitants sont réduits au nombre de sept ou huit mille, en temps ordinaire; on a creusé au Cydnus un nouveau lit; le climat a changé, et est devenu peu salubre; on ne reconnaît plus la ville

1. M. N. Theil, *Dict. de mythologie, biographie, géographie anciennes.*

qui eut la singulière destinée de donner un berceau au plus illustre des apôtres de J.-C. et une tombe à l'empereur Julien, le plus fameux des apostats du Christianisme¹.

Il est probable que saint Paul fut circoncis huit jours après sa naissance: c'était la loi. Il reçut en cette circonstance le nom de Saül, le premier roi des Juifs, et le seul descendant de Benjamin qui les ait jamais gouvernés. La vocation de l'apôtre était supérieure à celle du roi. C'est l'apôtre, et non le roi, qu'avait eu en vue Jacob mourant, lorsqu'il avait dit: « Benjamin, loup ravisseur²! » Le lion ne serait-il pas une figure aussi conforme à la vérité que le loup? Une médaille de Tarse porte à son revers un cerf agenouillé, sur le dos duquel s'acharne un lion. Il y a du lion dans la nature de saint Paul, et, souvent, N.-S. a été comparé à un cerf, la victime de la royale vénerie au moyen âge. L'épouse des Cantiques dit: « Mon bien-aimé, est semblable à un faon³. » Une naïve légende nous raconte qu'un officier valeureux des armées de Vespasien et de Titus, Placide, vénéré aujourd'hui sous le nom de saint Eustache, poursuivait un cerf dans les forêts, lorsqu'une croix lui apparut au milieu de la ramure du noble animal, en même temps qu'une douce voix lui disait: « Fais-toi chrétien! » Cette légende n'a-t-elle pas quelque parenté avec l'histoire de la conversion de saint Paul? Le revers de la médaille de Tarse était prophétique.

1. Darras, *Hist. de l'Église*, t. X, p. 195. — 2. *Genèse*, XLIX, 27. — 3. *Cant.*, II, 9.

Les diverses phases du développement de l'enfant et de l'épanouissement progressif de sa force, notées par les Juifs, sont connues. Nul n'ignore que chez eux la pensée de Dieu lui était inculquée dès la première aurore de son intelligence, et que la religion était la base de son éducation tout entière. Il n'est pas douteux que saint Paul n'ait été formé de la sorte. Son père était pharisien, c'est-à-dire scrupuleux observateur de la loi. Toutefois, saint Paul parle avec une extrême réserve de ses premières années : « Quand j'étais tout petit, mon langage était celui des tout petits, et ma sagesse celle des tout petits¹. »

Il grandit heureux sous les caresses de sa mère, et, par surcroît, il goûta les joies de la plus chaste et de la plus poétique des tendresses humaines. Il eut une sœur, et lui-même nous apprend qu'elle fut chrétienne avant lui, s'il est vrai, comme on l'a affirmé que cette sœur est la Junie de l'*Épître aux Romains*². Il est certain que nous trouverons à Jérusalem un neveu de saint Paul, qui travailla à sauver la vie de son oncle³. Et ce neveu était le fils d'une sœur de l'Apôtre, les *Actes* le disent. Quelques-uns de nos érudits contemporains ont fait de Junie un homme, Junias. Mais de quel droit ? Si le « Iouinian » du texte grec peut être l'accusatif du masculin, ne peut-il pas être aussi l'accusatif du féminin ? On nous objecte que l'*Épître aux Romains* ne dit pas clairement que Junie ait été la

1. *I Cor.*, XIII, 11. — 2. *Rom.*, XVI, 7. — 3. *Act.*, XXIII, 76.

sœur de saint Paul, mais simplement qu'elle était de la même race que lui, juive comme il était juif. Nous répondrons qu'Aquila était également juif, et que saint Paul appelle Aquila et Prisca ses frères en *J.-C.*, et non pas ses auxiliaires, selon la traduction de la Vulgate, tandis qu'il appelle Andronic et Junia ses frères, sans l'addition des mots : « en *J.-C.*, » ce qui paraît impliquer une parenté naturelle¹.

D'autres n'ont pu voir que pendant quelques heures, trop tôt évanouies de leur épreuve ici-bas, l'ange de la terre marchant avec eux la main dans la main. Ils ont contemplé son doux et pur sourire, entendu la mélodie de sa voix aimée, et rêvé de protéger plus tard cette faiblesse, qui maintenant relevait et multipliait leur propre courage. Ils ont été consolés par des paroles du cœur, délicatement murmurées. Et puis, il ne leur est plus resté qu'un souvenir et une espérance : l'ange avait ouvert au vent ses blanches ailes qui l'avaient emporté dans la patrie.

La sœur de saint Paul lui survécut-elle ? Il n'a pas jugé à propos de nous l'apprendre. Ses admirables lettres et ses discours apostoliques n'avaient point pour but de nous initier à la vie intime de son cœur d'homme. Soyons persuadés cependant que, malgré sa fièvre du divin amour, il songea souvent à sa sœur. La grâce ne détruit pas la nature ; elle la suppose, s'appuie sur elle et la perfectionne. Ne vouloir dans les saints que le surnaturel, c'est

1. *Rom.*, XVI, 3 et 7.

les placer à des hauteurs qui nous semblent inaccessibles, et nous inspirent, quand nous les regardons, une secrète et mystérieuse épouvante. Saint Paul fut un homme, et il sentit ce que nous sentons nous-mêmes.

En ce temps-là, dans la société juive, tout le monde avait un métier; et ce métier n'empêchait nullement d'appartenir à la classe dirigeante¹. Les maîtres, les Rabbins, se soumettaient à la coutume universelle. Hillel était bûcheron, et son rival Schammaï, charpentier; il y eut dans la suite d'illustres Rabbins qui exercèrent la profession de cordonnier, de tailleur, de fabricant de sandales, de forgeron, de potier, en un mot toutes les professions réputées honnêtes. Ne pas faire apprendre un état à son fils, c'était en faire un voleur². Les Juifs voulaient-ils par là rendre hommage à la noblesse du travail des mains? Ne se proposaient-ils que de préserver leurs enfants, et de les munir contre les trahisons possibles de la fortune? Personne ne peut raisonnablement leur donner tort.

Un savant de notre pays dit: « Le métier de la famille de saint Paul consistait dans la fabrication de tentes et de vêtements de crin appelés *cilices*, du nom de la contrée où cette industrie avait pris naissance. Paul apprit un métier, celui de ses parents³. » Ce savant français a puisé ses renseignements à des sources cachées. Nous ne savons rien

1. Renan, *Les Apôtres*, p. 59. — 2. Kidd., 29. — *Sketch of Jewish life*, pp. 189-90. — 3. Ch. Aubertin, *Sénèque et saint Paul*, p. 23.

du métier de la famille de saint Paul. Nous conviendrons, que celui de fabricant de cilices était tout indiqué à saint Paul en Cilicie; mais le futur apôtre ne choisit qu'un des deux métiers attribués à sa famille; celui de fabricant de tentes très commun également dans ces régions, et très lucratif. Ce n'était pas avec de la toile, c'était avec des peaux cousues ensemble qu'on confectionnait ces tentes. Saint Paul se servait donc de peaux, et saint Jean Chrysostôme le dit très clairement¹, et il détermine le métier, *faiseur de tentes*. Il est étrange qu'un traducteur récent des œuvres de saint Jean Chrysostôme ait remplacé *faiseur de tentes* par *tanneur de peaux*. Saint Paul n'a jamais été tanneur².

Saint Paul a-t-il été, dans sa prime jeunesse, l'auditeur assidu des philosophes et des rhéteurs gentils dont le savoir et l'éloquence glorifiaient sa ville natale? Les uns répondent oui et les autres répondent non. Ces derniers s'appuient sur la haine de l'idolâtrie inspirée aux Juifs par leur religion, sur les incorrections du style de saint Paul, sur son manque de rhétorique, et ils allèguent en faveur de leur opinion des Pères de l'Église et Bossuet. Mais les premiers apportent d'autres raisons et citent d'autres Pères de l'Église. La controverse s'éterniserait. Nous ne voudrions pas soutenir que saint Paul ait été à Tarse l'auditeur assidu des philosophes et des rhéteurs gentils; mais il nous paraît

1. Saint Jean Chrysost., *Hom. IV sur saint Paul*, éd. L. Vivès. — 2. Théodoret, *Quæst. XVI in Judic.*, dit que saint Paul était *coupeur de peaux*.